Elfe XX-XXI

Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles

10 | 2021

Modes de Présence et Fonctions de l'écrivain dans la cité

Au-delà de l'animalisme : l'écopoétique comme étude d'une réconciliation entre la Cité et la Nature

Beyond animalism: ecopoetics as a study of a reconciliation between the City and Nature

Alain Romestaing

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/elfe/3830>

DOI : 10.4000/elfe.3830

ISSN : 2262-3450

Éditeur

Société d'étude de la littérature de langue française du XXe et du XXIe siècles

Référence électronique

Alain Romestaing, « Au-delà de l'animalisme : l'écopoétique comme étude d'une réconciliation entre la Cité et la Nature », *Elfe XX-XXI* [En ligne], 10 | 2021, mis en ligne le 15 octobre 2021, consulté le 22 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elfe/3830> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.3830>

Ce document a été généré automatiquement le 22 octobre 2021.

La revue *Elfe XX-XXI* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Au-delà de l'animalisme : l'écopoétique comme étude d'une réconciliation entre la Cité et la Nature

Beyond animalism: ecopoetics as a study of a reconciliation between the City and Nature

Alain Romestaing

- 1 On peut difficilement ignorer, aujourd'hui, que les conditions réservées par notre espèce aux autres espèces animales sont infernales. Ce qui se passe dans les abattoirs est de moins en moins secret¹. Ce qui a lieu sur la planète entière devient de plus en plus évident². Les études anthropologiques, éthologiques, géographiques, les enquêtes, les reportages, les émissions de toutes sortes se multiplient, de même que les travaux parlementaires et les propositions de loi, dans le but de dévoiler, de dénoncer, voire d'améliorer la condition des animaux vivant au cœur de nos villes ou en des contrées que l'on disait reculées, qui sont désormais acculées.
- 2 La cité est agitée d'études alarmistes, de mises en garde, de témoignages spectaculaires ou malheureusement ordinaires, de débats sur la pollution et l'appropriation des habitats naturels, sur la surpêche, sur l'extinction massive d'espèces entières, sur un bouleversement climatique se faisant sentir d'un pôle à l'autre de la planète. Si l'on parle à présent d'anthropocène, c'est-à-dire de l'idée que l'espèce humaine aurait une incidence au niveau de la Terre dans son ensemble, c'est loin d'être une bonne nouvelle ni pour les autres espèces ni pour nous-mêmes.
- 3 Les études littéraires, depuis la fin des années 90 en France, se sont peu à peu fait l'écho de ce contexte d'urgence écologique, tandis que de plus en plus d'écrivains contemporains s'emparaient du sujet de notre rapport aux animaux et à la nature. Parmi ces derniers, certains affirment sans détours leur engagement comme Alice Ferney (*Le Règne du vivant*, 2014) qui ne cache pas son admiration pour *Sea Shepherd* et

son leader³, Jean-Baptiste Del Amo (*Le Règne animal*, 2016) qui est un militant de L 214, ou encore Marcela Iacub (*Confessions d'une mangeuse de viande*, 2011), Vincent Message (*Défaite des maîtres et possesseurs*, 2016) et Camille Brunel (*La Guérilla des animaux*, 2018), végétariens revendiqués. À l'opposé, Richard Millet n'hésite pas à brandir à la face du monde bien-pensant son amour de la viande et à rejeter l'animalisme comme un idéalisme abstrait, voire le symptôme d'une sensiblerie contemporaine « nous précipitant dans « un cauchemar anglo-saxon⁴ ». D'autres enfin refusent de se présenter comme animalistes tout en s'intéressant de près aux bêtes, comme Isabelle Sorente (*180 jours*, 2013), Joy Sorman (*Comme une bête*, 2012 ; *La Peau de l'ours*, 2014) ou Olivia Rosenthal (*Que font les rennes après Noël ?*, 2010) : la question pour ces auteures, pour reprendre une formule d'Isabelle Sorente, est avant tout d'avoir « conscience de faire partie d'une chaîne naturelle, quand bien même cela suppose d'en accepter la dimension cruelle et tragique⁵. »

- 4 Les postures sont donc aussi diverses que les écrivains, mais elles n'en soulèvent pas moins la question du passage de l'écritoire à l'abattoir, c'est-à-dire de la position retranchée de l'écriture à la confrontation aux multiples modalités selon lesquelles notre espèce humaine amoindrit et détruit la vie des bêtes. Quand ils s'intéressent en particulier aux conditions que nous réservons aux bêtes, et plus généralement à notre effet sur l'environnement, comment les écrivains se positionnent-ils ? En d'autres termes, il s'agit ici d'examiner divers modes de présence de l'écrivain dans la cité, c'est-à-dire diverses formes d'engagement littéraire, motivées par le sort réservé aux animaux qui rompent non seulement avec des décennies d'autoréférentialité, mais aussi peut-être avec l'effort multiséculaire de la littérature pour s'arracher au monde naturel. Ainsi l'intérêt littéraire pour le sort des bêtes et du vivant impliquerait à la fois de nouvelles formes d'engagement au sein de la cité, mais aussi une nouvelle forme d'engagement de la cité envers le monde naturel dans un mouvement de réconciliation étudiée par l'écopoétique.

Engagements de la littérature dédiée aux animaux

- 5 Au-delà des positionnements citoyens des uns et des autres quant au sort que nous réservons aux animaux, l'enjeu qui nous intéresse ici est celui d'une nouvelle forme d'engagement littéraire. Si l'on se fonde sur le partage proposé par Benoit Denis entre « engagement littéraire » d'une part, c'est-à-dire « engagement *de* la littérature *dans* la sphère sociopolitique », et « morale de la littérature » d'autre part, c'est-à-dire « engagement *dans* la littérature⁶ », on s'aperçoit que le thème de la condition animale situe les auteur.e.s dans cet empan entre deux sortes d'engagement, de l'intervention publique dans les débats de la cité au travail poétique nécessitant le retrait. Écrire aujourd'hui sur la condition des bêtes se joue entre l'engagement au sens développé par Sartre d'un « devoir d'intervention directe dans les affaires du monde » imposant à l'écrivain de « quitter la posture d'isolement superbe qui était, par excellence, celle du purisme esthétique », et l'engagement au sens d'une « morale de la littérature » qui, après et contre Sartre, affirme « *a contrario* que c'est dans l'exhibition de sa distance radicale avec [l'] ordre du politique que la littérature, rendue à elle-même, joue véritablement son rôle⁷. » Il convient de préciser que cette « morale de la littérature » ne consiste pas en un retour à l'art pour l'art, mais plutôt en un approfondissement des contradictions de la posture de la modernité littéraire, fondée à la fois sur la rupture

avec les injonctions d'ordre politique, économique ou moral, et sur l'affirmation d'une « fonction socialement reconnue et valorisée », notamment « la fonction critique » s'exerçant sur « le langage, dont elle aurait à charge de faire voir l'impropriété fondamentale⁸ » ; ou peut-être une propriété autre, décalée par rapport au langage utilitaire, mais non sans pertinence s'agissant de rendre compte d'autres mondes perceptifs, d'autres impératifs que ceux de la cité, propriété d'expression qu'essaie d'étudier notamment la zoopoétique d'Anne Simon⁹. Alors l'engagement dans la littérature est également un engagement de la littérature, mais sur un mode « oblique » d'interrogation et non d'assertion, jouant sur le trouble et le tremblement parce qu'à un objet fuyant comme les mondes animaux conviennent des représentations conscientes de la « fragilité épistémologique des savoirs produits par la fiction », comme l'écrit Alexandre Gefen quand il s'intéresse aux « Voies et détours de l'engagement littéraire contemporain » opposées au « discours gnomique ou polémique¹⁰ ».

Engagement animaliste de la littérature : prendre parti, opposer des parties

- 6 On pourrait dire que l'engagement au sens sartrien est défendu par des écrivains comme Alice Ferney, Marcela Iacub, Vincent Message ou Camille Brunel quand ils prennent publiquement parti pour la cause animale dans la presse ou lors de conférences, voire par l'adhésion à une association militante. Camille Brunel le dit très clairement dans un entretien publié sur le site du groupe « Littérature, Environnement et Écologie ». À la question de Hannah Cornelus qui lui demande s'il pense que *La Guérilla des animaux* constitue une forme de militantisme, il répond sans détour par l'affirmative et développe :

[...] je n'aime pas l'idée d'une littérature qui se contente de divertir, probablement parce que c'est une posture que je trouve un peu hypocrite dans la mesure où on n'échappe jamais à sa petite propagande, même si on n'écrit que des haïkus. Alors autant l'assumer. J'aime encore moins les artistes qui revendiquent le fait de « ne pas se prononcer », de « ne pas juger » ou que sais-je encore, pour mettre en valeur une pseudo-neutralité qui a évidemment tout d'un mensonge. Revendiquer la neutralité, c'est refuser d'aider, c'est considérer que les problèmes ne nous concernent pas suffisamment pour qu'on se bouge. Cela me semble litigieux dans énormément de domaines, y compris celui qui nous intéresse¹¹.

- 7 Ainsi, pour reprendre les mots de l'intervieweuse, « l'urgence de la problématique écologique, incite [à] un retour de l'engagement littéraire ». Brunel considère alors la fiction comme le « gigantesque hameçon qu'est la promesse d'une lecture divertissante », comme une façon d'« augmenter[r] la dose de sucre autour du médicament ». S'« il faut en passer par les atours de la fiction pour concerner le plus grand nombre », ajoute-t-il, c'est aussi que « l'animalisme est d'ores et déjà saturé de textes militants, tandis que la littérature est beaucoup plus timorée – peut-être parce que les écrivains ont tendance à revendiquer une forme d'apolitisme, par honnêteté ou par crainte de passer pour des idéologues ». Brunel le regrette et ajoute que « dans la littérature française récente, à l'exception de Vincent Message et Jean-Baptiste Del Amo, [il a] vu très peu d'écrivains se mouiller sérieusement. Quand Wajdi Mouawad fait de l'animalisme dans *Anima*, c'est presque une coïncidence¹² ».

- 8 On peut trouver ces propos un peu simplificateurs, même si Camille Brunel reconnaît qu'il ne s'est pas contenté d'illustrer une thèse : plutôt que d'argumenter, il a préféré « être libre », « ne pas avoir à suivre la consigne ou le sujet donné par la maîtresse » ; il s'est plu à « dynamiser la mélodie habituelle du discours animaliste, que ce soit dans le fond – puisqu'[il n'est] pas d'accord avec tout ce que présente le bouquin – ou dans la forme – [il a] essayé de faire ronronner le style un peu plus que [s'il s'était] contenté d'un essai¹³ ». Et surtout, il se dit soucieux d'une certaine polyphonie laissant place aux arguments adverses. Il n'hésite pas non plus à caricaturer le dogmatisme animaliste lorsque son héros « fait exploser la tête du capitaine d[un] baleinier au lieu de poursuivre le débat ». Et enfin son héros écoterroriste échoue : la voie de la radicalité animaliste est décrite comme une impasse, ce qui évite au récit de n'être qu'un roman à thèse. Cela dit, l'auteur reconnaît que ce qu'il appelle « des bulles d'air », c'est-à-dire « tous les moments où les personnages sont confrontés à des animaux sauvages rencontrés par hasard » représentent moins une réelle polyphonie qu'« un pur artifice rhétorique servant à éviter l'indigestion qu'aurait représenté un texte ultra-dogmatique ». « On entend les voix d'en face, il y a un peu de polyphonie¹⁴ », plaide-t-il modestement : le point de vue animaliste domine et c'est de son côté qu'est engagée la littérature.

Engagement dans la littérature : se déprendre des parti(e)s

- 9 Face à cette volonté de prendre résolument parti et d'engager la littérature dans le combat animaliste, s'oppose une position correspondant dans une certaine mesure à ce que Benoit Denis appelle « l'engagement dans la littérature », incarné de manière exemplaire par Georges Bataille quand il s'affranchit des valeurs communes du Bien et du Mal. Assumant la rupture de la modernité littéraire avec les valeurs partagées de la société, Bataille revendique une traversée du mal et de l'altérité que l'on retrouve chez Isabelle Sorente à propos de l'exploitation industrielle des animaux dans *180 jours*. Contrairement au héros de Brunel qui bascule dans le camp animaliste avec armes et bagages – avec armes surtout –, le personnage principal de Sorente reste partagé, profondément en crise, déchiré par sa prise de conscience de ce que subissent les animaux, de ce que sont les animaux, de ce qu'ils font retentir en lui personnellement, et de ce que leur traitement implique sur la nature de la société humaine. Autant le héros de la *Guérilla des animaux* se veut lui-même un prédateur¹⁵, un prédateur sans état d'âme agissant pour la justice et pas spécialement par amour des animaux¹⁶ ; autant les personnages de *180 jours*, même s'ils ne restent pas sans réagir, expérimentent avant tout leur profonde vulnérabilité et partagent avec les animaux non la prédation mais la faiblesse et la souffrance.
- 10 Or, c'est par cette vulnérabilité que le personnage principal de Sorente s'ouvre à une véritable altérité, celle des animaux et la sienne propre, celle d'un monde vibrant de vitalité que cherchent à étouffer la société contemporaine par sa technicité. *180 jours* est en grande partie un roman d'initiation au sens rituel du terme, si ce n'est que cette initiation ne vise pas à l'intégration d'un sujet dans la société mais à la révélation de l'organisation violente et mortifère de cette société. Ainsi le roman produit ce que Gisèle Sapiro appelle une déconstruction de la violence symbolique subie par les faibles¹⁷ – c'est-à-dire les ouvriers de la production animale et le héros lui-même en qui remontent des souvenirs d'un harcèlement enduré à l'école. L'engagement littéraire concernant les animaux peut être autre chose qu'une façon de prendre parti et donc

d'opposer des parties ; une façon de repérer, d'explorer, voire de remettre en cause, des lignes de partage.

- 11 L'incipit du roman est à cet égard significatif, puisqu'il associe d'emblée aux victimes animales qu'il va rencontrer le personnage principal d'un récit à la première personne du singulier « Tout a commencé par un sursaut. Mon corps s'est cabré dans le lit comme un animal épouvanté. Comme si j'avais reçu une décharge électrique ou dévalé un escalier¹⁸. » Ce corps qui se cabre et le cœur qui s'emballe, le héros dont on apprendra à connaître la profonde vulnérabilité, le partage avec les animaux de la porcherie sur laquelle il va enquêter. Un partage à la fois très physique et spirituel, car le héros découvre que l'expérience de la porcherie industrielle :

[...] modifi[e] le rapport entre les individus, décal[e] les uns par rapport aux autres.
[...] Soudain quelqu'un se retrouve à la place de quelqu'un d'autre, une truie apparaît dans le champ de vision, là où ne devrait apparaître personne [...]. Il semble que le centre de gravité soit décalé, le cœur bat plus fort, mais pas dans la poitrine : tout l'espace palpite¹⁹.

- 12 Superposition des sensibilités à l'œuvre dans la narration même qui se permet dès le chapitre 2 une prolepse fulgurante : nous sommes déplacés sans transition dans la porcherie par une focalisation sur le point de vue des truies, à moins qu'il ne s'agisse de celui de Camélia, un autre personnage dont on nous apprend seulement qu'il observe ces truies en souffrant, en partageant leur pensée ou plutôt leur refus d'y penser (« Toutes les bêtes bâfrent pour ne pas y penser. Dès que c'est conçu, c'est mort. Voilà la pensée qui obsède Camélia²⁰. »). Prolepse des empathies donc, d'une subjectivité l'autre, humaine ou pas :

Ni Camélia ni moi ne pouvons imaginer, alors qu'il ouvre la porte et entre dans la salle, que dans trois semaines à peine, je marcherai à ses côtés. Que je l'accompagnerai dans ses inspections matinales, qu'il me confiera ses pensées au point qu'elles me reviennent avec la même précision que mes propres souvenirs, avec plus de précision même, car j'ai promis de retenir tout ce qu'il me dirait²¹.

- 13 Or, c'est avec un éleveur que sympathise le héros, un homme profondément impliqué dans un système inhumain. Pas avec un militant animaliste. Dans une rencontre organisée par Alain Finkielkraut sur France Culture²², Isabelle Sorente s'est démarquée de Jean-Baptiste Del Amo – qui déclarait souhaiter l'abolition de tout meurtre animal – en expliquant sa fascination pour ces établissements de la production animale dédiés à l'élevage ou à l'abattage, parce que ce sont des zones « où le bien et le mal se retournent²³ ». Si elle est allée enquêter, c'était parce qu'elle voulait voir ces gens qui « font le mal », les travailleurs de la filière : par « empathie avec toutes les bêtes noires, [...] avec les plus faibles » et aussi parce que « la manière dont on traite les bêtes noires, [...] c'est ça qui détermine toute une société, c'est ça qui détermine comment on vit²⁴ ». Manière d'affirmer la dimension explicitement politique d'une littérature « zoopoétique », c'est-à-dire désireuse d'interroger esthétiquement la manière dont nous établissons dans la cité des frontières entre bêtes et hommes, mais aussi entre dominants et dominés, entre visibles et invisibles.

- 14 Dès lors, si l'écriture du roman a exigé d'aller au-delà de l'essai, c'est en faisant place au subjectif et à l'intersubjectivité – parfois interspécifique –, aux ressentis et à leur confusion, parce que l'essai « ne dirait rien des cauchemars que font les personnes qui travaillent dans ces endroits, ni des burn-out, ni du lien irrationnel que je faisais entre la douleur sourde des êtres humains et la douleur criante des bêtes²⁵ ». Il a donc fallu trouver la forme et les mots, des mots qui ne soient pas soumis au code du milieu, « un

vocabulaire qui ne soit pas sage », car : « On peut vider les mots comme on vide une carcasse [...]. Le responsable de la formation à l'euthanasie ne parlait pas d'hommes mais d'opérateurs. Chaque opérateur doit choisir la solution optimale, adaptée au bien-être animal et aux contraintes de productivité, tu vois le genre de phrase²⁶ ». Engagement dans les mots pour les dégager de leur asservissement à une idéologie de l'instrumentalisation. Embardées hors du rationnel pour rendre compte des liens interspécifiques que la civilisation technico-scientifique occulte, que la production de viande doit nier. L'effort a été de laisser jouer les ressorts inconscients sollicités par la conscience du sort des bêtes.

- 15 Mais pour Sorente, cela ne débouche pas sur un engagement animaliste qui opposerait le camp des hommes oppresseurs et celui des animaux opprimés ainsi que leurs quelques défenseurs humains. Cela ouvre sur la conscience d'une communauté tragique, d'un *partage*, c'est-à-dire à la fois d'une séparation et d'une appartenance. La mort des bêtes dans *180 jours* conduit au sacré, à la prise de conscience de ce que l'auteure appelle « la part tragique de l'existence humaine²⁷ ». L'ouvrage se termine symboliquement par un chapitre sur l'abattoir, que les ouvriers appellent « l'Outil », et par son triomphe final : « Même si personne ne l'entend, si personne ne le voit. L'Outil respire partout²⁸. » Mais un triomphe auquel se superpose la naissance prochaine de l'enfant du narrateur et l'émergence d'une capacité nouvelle de transcendance : « Il m'arrive de penser que je suis tous ces gens. Je suis ces camions et ces bras métalliques. Je suis tous ces hommes et toutes ces machines. Je suis le robot fendeur et le fouet contrarotatif. Je suis le four. Et je suis l'animal qui n'arrête pas de mourir²⁹. » Capacité que le narrateur doit beaucoup à Camélia, l'éleveur capable de s'agenouiller parmi les truies³⁰.
- 16 Ainsi la littérature confronte, suivant en cela l'exemple de Georges Bataille, à une expérience du sacré surgissant du monde le plus technicisé, le plus profane. Elle s'efforce de bousculer l'effort moderne de dissimulation de la mise à mort des animaux afin de susciter une pleine conscience de notre mortalité en partage avec les animaux non humains, afin de provoquer des résonances intersubjectives au-delà des clôtures imposées. Isabelle Sorente dit avoir entendu « une sorte d'appel spirituel [...] dans cette réalité extrêmement matérielle, extrêmement technologique et extrêmement morbide³¹ » de la production animale. De même, selon elle, la question de l'alimentation carnée est une « question spirituelle », celle de notre humanité et de notre destin tragique. Si Sorente n'est pas devenue végétarienne, affirme-t-elle, c'est parce que manger de la viande – à condition que l'on accorde à cet acte l'attention requise – est une façon de se sentir « intégrée à cette chaîne de [...] cruauté naturelle » qui relie tous les animaux, humains compris :

Je n'ai pas envie de perdre cette conscience de faire partie d'une chaîne naturelle, quand bien même cela suppose d'en accepter la dimension cruelle et tragique. Quant aux alternatives proposées à l'élevage traditionnel, elles vont parfois, comme dans le cas de la viande artificielle, dans un sens de technologisation et d'aseptisation que je trouve inquiétant. Je crois que la vraie question c'est : qu'est-ce que notre rapport à l'animal nous dit de notre humanité ? Comment veut-on vivre notre humanité ? La disparition des espèces animales, c'est aussi la disparition de nos mythes et d'une grande partie de nos sources d'inspiration³².
- 17 Bref, cette littérature engage les hommes avec les bêtes plutôt que contre les hommes bourreaux des bêtes. Elle s'efforce de comprendre la rupture du « lien que nous entretenons avec ces figures mythiques et religieuses du dieu pasteur, du bon pasteur,

figures qui établissaient un lien entre la cité humaine et le règne animal » et comment « la rupture de ce lien-là nous affecte tous sur le plan individuel³³ ».

- 18 La littérature, quand elle est sollicitée par la condition des bêtes, ne pousse pas seulement les écrivains à s'engager d'une manière ou d'une autre dans les débats de la cité. Elle les pousse, eux qui sont pourtant de purs produits de la cité, à s'aventurer hors de la cité vers le monde naturel, certains, comme Camille Brunel, rejetant résolument la cité et son humanisme tandis que d'autres, comme Isabelle Sorente, tentent plutôt de faire ressentir l'interdépendance de la cité et du monde naturel.

La littérature pour renouer le lien de la cité avec le monde naturel ?

Les lettres contre le monde naturel

- 19 La littérature consacrée aux animaux ne se contente pas en effet de déborder la digue que la modernité a dressée entre le reste de la cité et la sphère littéraire, digue encore renforcée par la période critique des années 60-80 et son textualisme. Elle prend à rebours aussi un mouvement plus ancien et plus vaste de sécession de la cité par rapport au monde naturel que Jean-Christophe Cavallin décrit dans un article où il s'interroge sur ce que peut la littérature face à l'urgence écologique. Pour ce chercheur, en effet, les Lettres auraient d'autant plus à se réformer afin de s'adapter aux enjeux et aux défis de la situation écologique qu'en Occident elles ont commencé par travailler « au déracinement et à la domestication de l'homme naturel ; elles ont été conçues et employées comme instrument privilégié de la production du Moderne (*homo modernus*) et de l'extinction du Terrien (*homo terrenus*) ; elles ont contribué à enfermer l'homme dans l'exception d'un monde humain émancipé des *communs* d'une politique du terrestre³⁴. » Si l'on peut opposer, comme le fait Cavallin, « La Planète et la Cité », c'est que la Cité s'est développée en autarcie sans considération pour la Planète, qu'elle s'est soigneusement limitée au « monde des hommes et des modes de vie humains que leur devenir historique a refermés sur eux-mêmes et, en tant que fins en soi, scindés des fins enchevêtrées de l'ensemble des vivants³⁵ ». Ce sera tout l'effort de l'humanisme renaissant :

L'usage des Lettres comme méthode de séparation entre la nature et la culture, l'enrôlement des humanités dans une grande entreprise de relève et de sortie de la nature est le principe cardinal de la leçon humaniste. L'homme ne peut devenir lui-même qu'en transformant sa présence au monde en savoir sur le monde et en connaissance de soi. Il doit s'arracher à la création, qui le comprend et le contient en tant que créature parmi les créatures, pour la changer en objet de connaissance et la comprendre à son tour dans la distance verticale d'un savoir et d'une maîtrise. Au terme de cette ascension qui l'exécute des créatures, il doit opérer une ultime conversion et se détourner du monde pour ne plus se consacrer qu'à la culture et à la connaissance de lui-même³⁶.

- 20 En d'autres termes, c'est contre l'humanisme comme outil de guerre contre la nature – c'est-à-dire contre sa propre tendance – que la littérature écopoétique doit s'engager. C'est exactement ce que dit le héros de *La Guérilla des animaux* :

Maintenant, je n'ai plus peur de l'affirmer, mon animalisme est un anti-humanisme. Je pourrais me contenter de vous expliquer que l'humanisme est partisan, que je préfère prendre mes distances pour cela. Mais je vais plus loin. Mon animalisme est farouche et cruel. [...] Oui, je suis prêt à mettre un terme à ce que l'humanisme a

mis en place si c'est là ce que nécessite la non-humanité pour ne pas être exterminée³⁷.

- 21 Anti-humanisme à la fois littéral (il faut moins d'humains sur la terre, voire plus d'humains du tout) et culturel puisque le héros déclare que « toutes les œuvres d'art réunies, littérature, architecture, peinture, cinéma, ne valaient pas le centième de cet instant où une seule baleine avait daigné percer la pellicule des flots et faire entendre l'écho de la vieille promesse du bonheur sur Terre³⁸ ». Mais anti-humanisme contradictoire puisque Brunel rejette la littérature tout en faisant de la littérature. Une littérature engagée pour les animaux, c'est-à-dire prétendant prendre le parti de la Nature contre la Cité des hommes. On notera que la fin de la *Guérilla des animaux* entérine la rupture en s'intitulant assez ironiquement « Cité », une cité tellement émancipée de la Terre qu'elle se trouve sur la Lune, entièrement dépourvue d'animaux mais « écologique, entièrement autosuffisante en énergie et en eau – cinq centrales, deux cents bassins, et l'on pourrait tout faire à l'intérieur : dormir, faire ses courses, aller au cinéma, à la piscine, skier même, sans avoir besoin de quitter l'hyperstructure oxygénée, clairs de Terre garantis à longueur de journée³⁹ ». Pourtant, la victoire de la Cité est à la Pyrrhus : « L'extinction des animaux avait moralement et intellectuellement vidé l'humanité⁴⁰ » qui se remet à prier et qui prie... l'animal disparu :

[...] une nouvelle espèce animale, une espèce qui ne les aurait pas abandonnés [les êtres humains] : un animal unique, disait-on, sans pareil, ni mâle ni femelle, ni reptile ni mammifère, oiseau peut-être, mais alors immatériel. Omniprésent, omniscient, clément, il aurait survécu au massacre.

- 22 Ainsi tout en prenant partie pour les animaux, ou plus exactement en allant jusqu'au bout de l'opposition Cité vs Planète, Camille Brunel démontre par l'absurde le caractère essentiel du lien reliant le monde des hommes et celui de la nature. Il illustre la thèse initiale de l'article de Jean-Christophe Cavallin que l'on peut résumer par deux formulations frappantes : c'est d'abord « Cité : 1 – Planète : 0 » ; puis « la résolution du conflit prend la forme d'une conjonction. Le duel devient "pas de deux" : la Planète et la Cité se perdent ou se sauvent ensemble⁴¹. ». Dans le roman de Brunel, elles se perdent. Tandis que dans son article, Cavallin essaie de comprendre à quelles conditions « le pas de deux » pourrait être favorisé par la littérature. Et il montre que l'écopoétique en tant qu'elle étudie les liens des textes et du monde naturel – « les liens entre conscience environnementale et esthétique littéraire⁴² » – pourrait se faire le témoin de la réconciliation de la Cité et de la Terre.

Une littérature de la réconciliation

- 23 En se lançant dans une généalogie des fonctions des Lettres dans le développement de la Cité, Cavallin montre d'abord que ces Lettres ont favorisé la sécession de la Cité humaniste par rapport à la nature, mais il repère ensuite un moment où, « en amont de ce dévoiement », la « fonction première » de la pratique littéraire était au contraire d'insérer – ou de réinsérer – les humains, par ailleurs très soucieux de s'en distinguer, dans le monde naturel. Pour lui, en effet :

La littérature est née dans le contexte des grands récits mythiques. Elle est née, plus exactement, d'une modification fonctionnelle de ces grands récits et d'une émancipation du contexte rituel dans lequel se déployait la parole mythique. Le *muthos* dont Aristote fait l'âme de la *mimésis* avoue cette dérivation. C'est la

sécularisation d'une pratique religieuse ou rituelle de la parole qui aurait donné naissance à la parole poétique⁴³.

- 24 Si l'on suit Cavallin, la parole poétique avant d'être enfermée dans « un espace protégé où le *muthos* pourra mener une belle existence oisive, en résidence surveillée, à l'écart du *logos* humain dans sa double performance philosophique (la dialectique des penseurs) et politique (l'éloquence des orateurs) », avait pour fonction d'inscrire les hommes dans le temps indifférencié du mythe, de les fondre dans l'origine du monde, c'est-à-dire d'abolir l'effort constant de ces hommes pour se distinguer de la nature et pour créer leur propre univers.
- 25 C'est cette origine-là, cette « fonction première » de la littérature qui permettrait d'espérer qu'elle puisse se réformer afin de ne plus fournir « le mortier le plus étanche aux maçonneries mentales de notre anthropocentrisme⁴⁴ ». Et Cavallin de conclure :
La réforme de nos récits suppose donc de resituer la sphère des actions humaines au sein d'une autre forme de religiosité, plus proche de la religion naturelle des peuples premiers ou du sentiment tragique des Grecs. Peut-être plus relationnel que proprement religieux, ce nouveau contexte littéraire devra empêcher que l'indéniable singularité de l'expérience humaine n'absolve l'humanité de la richesse des liens qui la rattachent à la terre et l'apparentent aux terrestres⁴⁵.
- 26 Plus modestement, Isabelle Sorente considère dans un texte percutant écrit à propos des abattoirs industriels que « la motivation de l'écriture est toujours de relier la vie sauvage à la vie intérieure⁴⁶ ». Si *180 jours* peut être considéré comme un roman engagé, c'est précisément par la manière dont il opère ce rapprochement car « toute menace qui pèse sur le règne animal pèse aussi sur l'intériorité⁴⁷ ».
- 27 Or la menace sur le règne animal est mortelle et elle a pour cause l'expansion démesurée de la Cité. Cavallin appelle donc de ses vœux ce qu'il appelle dans d'autres articles une « extrême littérature », extrême en ce sens qu'elle doit s'adapter à une situation planétaire extrême. Reprenant le raisonnement de Sartre dans *Situation de l'écrivain en 1947*, Cavallin l'adapte à la situation contemporaine en montrant la justesse sous réserve de « rompre le solipsisme de la condition humaine et [de] l'intégrer dans le souci de la condition planétaire » :
Les questions de notre temps et qui resteront nos questions se trouvent être encore d'un autre ordre : La littérature ne doit plus seulement répondre à une crise mondiale de l'humanité (dérèglement climatique de l'écosystème humaniste), mais à une crise planétaire de la vie en tant que telle (dérèglement climatique de l'écosystème terrestre⁴⁸).
- 28 Néanmoins, on peut encore se demander, pour finir, quelle est la véritable portée de la « littérature pour l'anthropocène » espérée par Jean-Christophe Cavallin. Ou pour le dire autrement : de quelle nature est-il question aujourd'hui lorsqu'on envisage de dépasser l'opposition des Lettres et du monde naturel ?

Conclusion : quelle nature ?

- 29 Dans *La Part sauvage du monde. Penser la nature dans l'anthropocène*, Virginie Maris milite pour la préservation de la notion de nature-altérité, c'est-à-dire la notion de « la nature conçue comme cette part du monde que nous n'avons pas créée, la nature sauvage, indocile⁴⁹ ». Elle refuse de « se laisser convaincre par ceux qui assurent que la nature est morte et que le mieux qu'il nous reste à faire, pour nous et pour la planète, serait de jardiner intelligemment un monde devenu totalement nôtre⁵⁰ ». Or, la notion de

l'anthropocène véhicule cette idée que le monde naturel n'est plus, que partout il est marqué par l'empreinte écologique de l'humanité⁵¹. Quand il décrit l'état des relations contemporaines entre la Cité et la Nature, Cavallin explique justement que : « La lutte de l'homme contre la nature devient paradoxalement une lutte de l'homme contre lui-même et contre les effets de sa propre puissance. C'est le mythe contemporain qu'on appelle l'anthropocène : les modes de vie humains (la Cité) changés en force géologique (la Planète)⁵². »

- 30 On pensera encore à ce qui ressort du dernier texte de Bruno Latour : *Où suis-je ? Leçons du confinement à l'usage des terrestres* (2021) : il n'y a plus de dehors, si ce n'est « Univers » dont c'est la définition-même⁵³. La situation du héros de *La Métamorphose*, de Franz Kafka, est présentée comme emblématique de notre condition terrestre. Car notre confinement est ontologique, il n'y a pas d'environnement, pas plus que de Nature : se reconnaître terrestre, selon Latour, c'est comprendre que l'on fait partie d'un intérieur qui s'appelle Terre, intriqués avec les autres « artifices⁵⁴ » et « artificiers⁵⁵ », capables comme nous de « changer autour d'eux leurs conditions d'existence, [d']élaborer des niches, des sphères, des ambiances, des bulles d'air conditionné⁵⁶ ». Pas d'environnement donc, car : « Au sens propre, rien ne nous environne, tout conspire à notre respiration⁵⁷ » ; les vivants ont eux-mêmes rendu favorable cette terre, « ils ont courbé l'espace autour d'eux ; ils se sont comme pliés, enfouis, roulés, pelotonnés en lui⁵⁸. »
- 31 Mais la Nature comme altérité n'est-elle pas ainsi de nouveau expulsée ? Ne restent plus que « l'homme qui lutte pour son bien-être contre l'homme qui souffre pour la terre. Non plus la Cité contre la Planète, mais la forme actuelle de l'*homoduplex* : le Moderne contre le Terrien⁵⁹. » De même, *La Guérilla des animaux* est un récit de l'extinction de la nature au moins autant que des espèces. En somme, tout se passe entre humains, malgré « les bulles d'air » évoquant des rencontres avec des animaux sauvages, voire le décentrement de l'énonciation confiée à une femelle requin ou à un éléphant. Aussi loin qu'il aille, le héros de Brunel ne va pas tellement à la rencontre de la nature : c'est surtout l'homme qu'il percute. À ce titre, *La Guérilla des animaux* est un « roman de l'anthropocène », pour reprendre la formule de Cavallin (qui ne pense pas à ce roman-là). Et à vrai dire c'est aussi le cas du récit de Sorente, même s'il y est laissé une plus grande place à la part sauvage qui anime (ou réanime) encore les personnages humains et animaux. C'est le cas aussi des autres écrivains cités en introduction : tous parlent d'une nature soumise au joug humain. C'est peut-être là une limite du renouement de la Cité et de la Nature favorisé par des textes contemporains sur la question du sort des animaux : l'engagement envers le monde naturel reste un engagement dans les limites – démesurément élargies – de la Cité.

NOTES

1. Voir le « Rapport de l'Assemblée nationale fait au nom de la commission d'enquête sur les conditions d'abattage des animaux de boucherie dans les abattoirs français », 20 septembre 2016.

En ligne, URL : <http://www.assemblee-nationale.fr/14/rap-enq/r4038-ti.asp>, consulté le 26 juillet 2021.

2. Voir le « Rapport de la Plénière de la Plateforme intergouvernementale scientifique et politique sur la biodiversité et les services écosystémiques (IPBES) sur les travaux de sa septième session », 29 mai 2019. En ligne, URL : https://ipbes.net/sites/default/files/ipbes_7_10_add.1_fr.pdf, consulté le 26 juillet 2021.

3. Alice Ferney, « Je rends hommage aux “éco-terroristes” ! », *Propos* recueillis par Chloé Thibaud, *Bibliobs*, 20 novembre 2014. En ligne, URL : <https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20141119.OBS5507/je-rends-hommage-aux-eco-terroristes.html>, consulté le 26 juillet 2021.

4. Richard Millet, « Éloge de la viande », *Le Point*, 7 novembre 2013.

5. Isabelle Sorente, entretien avec Alain Finkielkraut et Jean-Baptiste Del Amo, in Alain Finkielkraut, *Des animaux et des hommes*, Paris, Stock, 2018, p. 180.

6. Benoît Denis, « Engagement littéraire et morale de la littérature », p. 31-42, in Emmanuel Bouju (dir.), *L'engagement littéraire*, Rennes, PUR, coll. « Interférences », 2005. En ligne, URL : <https://books.openedition.org/pur/30038?lang=fr#ftn1>, consulté le 26 juillet 2021.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

9. Voir Anne Simon, « Une arche d'études et de bêtes » et « La zoopoétique, une approche émergente : le cas du roman », in André Benhaïm et Anne Simon (dir.), *Revue des Sciences Humaines*, n° 328, décembre 2017, ainsi que le site « Animots – Carnets de zoopoétique ». En ligne, URL : <https://animots.hypotheses.org/zoopoetique>, consulté le 26 juillet 2021.

10. Alexandre Gefen, « Responsabilités de la forme. Voies et détours de l'engagement littéraire contemporain », in Emmanuel Bouju (dir.), *L'Engagement littéraire*, op. cit. En ligne, URL : <https://books.openedition.org/pur/30045>, consulté le 26 juillet 2021.

11. Camille Brunel, Hannah Cornelus, « La littérature au service de l'animalisme, l'animalisme au service de la littérature. Échange entre Camille Brunel et Hannah Cornelus autour de *La Guérilla des animaux* », in *Literature.green*, mars 2019. En ligne, URL : www.literature.green/la-litterature-au-service-de-lanimalisme-lanimalisme-au-service-de-la-litterature-2/, consulté le 26 juillet 2021.

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*

15. Voir Camille Brunel, *La Guérilla des animaux*, Paris, Alma, 2018, édition numérique, empl. 17

16. *Ibid.*, empl. 2232 : « Je n'aime pas les animaux, bon sang, je m'occupe d'eux, je m'occupe de justice à leur égard. »

17. Voir l'article de Gisèle Sapiro dans le présent recueil. [N des responsables : un article de G. Sapiro est bien prévu dans le numéro]

18. Isabelle Sorente, *180 jours*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2013, édition électronique, empl. 30.

19. *Ibid.*, empl. 1702.

20. *Ibid.*, empl. 148.

21. *Ibid.*, empl. 153.

22. Alain Finkielkraut, « La littérature et la condition animale », entretien avec Jean-Baptiste Del Amo et Isabelle Sorente, *Répliques*, 5/11/2016. En ligne, URL : <https://www.franceculture.fr/emissions/repliques/la-litterature-et-la-condition-animale>, consulté le 26 juillet 2021. Cet entretien est paru ensuite dans l'ouvrage collectif déjà mentionné : Alain Finkielkraut (dir.), *Des Animaux et des hommes*, op. cit.

23. *Ibid.*

24. *Ibid.*

25. *Ibid.*

26. Isabelle Sorente, *180 jours*, op. cit., empl. 4089-4091. Pour une étude détaillée de la manière dont *180 jours* « désenchaîne » les mots de l'élevage et de l'abattage industriels, voir Alain Romestaing, « Meurtre alimentaire et rentabilité », *Contemporary French & Francophone Studies (Sites)*, *Money/L'argent* (vol. 19.4), Roger Célestin, Peter Consenstein and Eliane DalMolin (ed.), 2015, p. 485-492.
27. Alain Finkielkraut (dir.), *Des Animaux et des hommes*, op. cit., p. 184.
28. Isabelle Sorente, *180 jours*, op. cit., empl. 4648.
29. *Ibid.*, empl. 4638.
30. *Ibid.*, empl. 2467 : « Je ne voyais pas son visage, juste son profil. Je n'arrivais pas à croire que c'était le Camélia que je connaissais, les mains croisées sur la poitrine, agenouillé sur le béton devant le portillon de la dernière loge, au milieu de deux cent soixante-dix truies qui mataient. J'avais la chair de poule rien qu'en ouvrant la porte, il régnait un silence à couper au couteau, comme si les femelles attendaient qu'il parle. »
31. Alain Finkielkraut (dir.), *Des Animaux et des hommes*, op. cit., p. 184.
32. *Ibid.*, p. 180.
33. *Ibid.*, p. 181.
34. Jean-Christophe Cavallin, « La Parabole de Cauterets : que peut la littérature ? », *Diacritik*, 23 avril 2019. En ligne, URL : <https://diacritik.com/2019/04/23/la-parabole-de-cauterets-que-peut-la-litterature/>, consulté le 26 juillet 2021. Voir aussi l'ouvrage de l'auteur sorti très récemment sur le même sujet : Jean-Christophe Cavallin, *Valet noir. Vers une écologie du récit*, Paris, Corti, « Biophilia », 2021.
35. Jean-Christophe Cavallin, art.cit.
36. *Ibid.* Jean-Christophe Cavallin commente *Le Livre du sage* de Charles de Bovelles (1510).
37. Camille Brunel, *La Guérilla des animaux*, op. cit., empl. 1065.
38. *Ibid.*, empl. 215.
39. *Ibid.*, empl. 2372.
40. *Ibid.*, empl. 2395.
41. Jean-Christophe Cavallin, « La Parabole de Cauterets : que peut la littérature ? » Art. cit.
42. Nathalie Blanc, Denis Chartier, et Thomas Pughe. « Littérature & écologie : vers une écopoétique », *Écologie & politique*, vol. 36, no. 2, 2008, p. 17.
43. Jean-Christophe Cavallin, « La Parabole de Cauterets : que peut la littérature ? », Art. cit.
44. *Ibid.*
45. *Ibid.*
46. Isabelle Sorente, Isabelle Sorente, « Méditations en zone d'abattage », *Études sur la mort*, 2014/1, n° 145, p. 33.
47. *Ibid.*
48. Jean-Christophe Cavallin, « L'Extrême Littérature : Récits pour l'anthropocène, 1 », *Ecocritik*, 20 août 2018. En ligne, URL : <https://diacritik.com/2018/08/20/lextreme-litterature-recits-pour-lanthropocene-1/#more-34744>, consulté le 26 juillet 2021.
49. Virginie Maris, *La Part sauvage du monde - Penser la nature dans l'Anthropocène*, Paris, Le Seuil, 2018, p. 8.
50. *Ibid.*, p. 10.
51. Bill McKibben, *The End of Nature*, New York, Random House, 1989.
52. Jean-Christophe Cavallin, « La Parabole de Cauterets : que peut la littérature ? », Art. cit.
53. Bruno Latour, *Où suis-je. Leçons du confinement à l'usage des terrestres*, Paris, La Découverte, 2021, p. 26 : « Je cherche un nom pour distinguer clairement le dedans et le dehors. Cela fait comme une grande partition, une nouvelle *summa divisio*. Je propose d'appeler l'en-deçà Terre et l'au-delà, pourquoi pas, Univers. Et ceux qui habitent en deçà, ou plutôt ceux qui acceptent de résider en deçà, nous pouvons les appeler les terrestres. »
54. *Ibid.*, p. 22.

55. *Ibid.*

56. *Ibid.*

57. *Ibid.*, p. 23.

58. *Ibid.*

59. *Ibid.*

RÉSUMÉS

On peut difficilement ignorer, aujourd'hui, que les conditions réservées par notre espèce aux autres espèces animales sont infernales. Les études littéraires, depuis la fin des années 90 en France, se sont peu à peu fait l'écho de ce contexte d'urgence écologique, s'adaptant au fait que les écrivains contemporains se sont emparés eux aussi du sujet de notre rapport aux animaux et à la nature. Les postures sont aussi diverses que les écrivains, mais elles n'en soulèvent pas moins la question du passage de l'écritoire à l'abattoir, c'est-à-dire de la position retranchée de l'écriture à la confrontation aux multiples modalités selon lesquelles notre espèce humaine amoindrit et détruit la vie des bêtes. Nous nous proposons donc d'examiner divers modes de présence de l'écrivain dans la cité, c'est-à-dire diverses formes d'engagement littéraire, motivées par le sort réservé aux animaux qui rompent non seulement avec des décennies d'autoréférentialité, mais aussi peut-être avec l'effort séculaire de la littérature française de s'arracher au monde naturel. Ainsi l'intérêt littéraire pour le sort des bêtes et du vivant impliquerait à la fois de nouvelles formes d'engagement au sein de la cité et une nouvelle forme d'engagement de la cité envers le monde naturel, dans un mouvement de réconciliation étudié par l'écopoétique.

One can hardly ignore, today, that the conditions reserved by our species for the other animal species are hellish. Literary studies, since the end of the 90s in France, have gradually echoed this context of ecological urgency, adapting to the fact that contemporary writers have also taken up the subject of our relationship with animals and nature. The postures are as diverse as the writers, but they all raise the question of the passage from the writing table to the slaughterhouse, that is to say from the entrenched position of writing to the confrontation with the multiple modalities according to which our human species diminishes and destroys the life of animals. We propose therefore to examine various modes of presence of the writer in the city, that is, various forms of literary engagement, motivated by the plight of animals that break not only with decades of self-referentiality, but also perhaps with the age-old effort of French literature to tear itself away from the natural world. Thus, literary interest in the plight of animals and the living would imply both new forms of engagement within the city and a new form of engagement of the city with the natural world, in a movement of reconciliation studied by ecopoetics.

INDEX

Mots-clés : écopoétique, littérature engagée, nature, cite, animaux, animalisme, études animales, écologie

Keywords : ecopoetics, engaged literature, nature, city, animals, animalism, animal studies, ecology

AUTEURS

ALAIN ROMESTAING

Alain Romestaing est professeur de Littérature française à l'Université Clermont Auvergne (UCA), membre titulaire du CELIS (UPR 4280, UCA) et membre associé de l'UMR 7172 - THALIM (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3). Auteur de *Jean Giono. Le corps à l'œuvre* (Honoré Champion, 2009), il a dirigé ou codirigé plusieurs ouvrages sur cet auteur. Il a également publié quatre ouvrages collectifs concernant le rapport de la littérature aux animaux : *Mondes ruraux, mondes animaux* (EUD, 2014) et, avec Alain Schaffner, *Animaux d'écritures : le lien et l'abîme* (Hors-série de la revue *Romanesques*, 2014), *Approches de l'animal* (*Elfe XX-XXI*, n° 5, 2015) et *Histoires naturelles des animaux* (PSN, 2016). Enfin, il a codirigé avec Pierre Schoentjes et Anne Simon le numéro 11 de la revue *Fixxions* consacré aux *Écopoétiques* (2015). Son prochain ouvrage sur *La mort des bêtes* est à paraître.